

Aperçu des activités cartographiques du XVII^e siècle dans la région des Grands Lacs et exposé de quelques procédés pour l'analyse de la carte historique

Conrad E. Heidenreich

Volume 10, numéro 1-2, avril-août 1977

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500430ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500430ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Heidenreich, C. E. (1977). Aperçu des activités cartographiques du XVII^e siècle dans la région des Grands Lacs et exposé de quelques procédés pour l'analyse de la carte historique. *Études littéraires*, 10(1-2), 49-84.
<https://doi.org/10.7202/500430ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

APERÇU DES ACTIVITÉS CARTOGRAPHIQUES DU XVII^e SIÈCLE DANS LA RÉGION DES GRANDS LACS ET EXPOSÉ DE QUELQUES PROCÉDÉS POUR L'ANALYSE DE LA CARTE HISTORIQUE*

conrad e. heidenreich

À part quelques exceptions notables, l'étude des cartes historiques du Canada n'a suscité qu'un mince intérêt¹. Bien que la carte soit fréquemment utilisée pour illustrer de façon attrayante les manuels d'histoire locale et nationale, ses caractéristiques formelles et son contenu historique restent le plus souvent ignorés. Il est difficile de saisir la raison d'une telle négligence : de bons inventaires des cartes ayant trait à la Nouvelle-France sont en circulation depuis le siècle dernier²; l'une des discussions les plus pénétrantes sur le

* Traduit par Annie Thompson, Université Laval.

¹ Parmi les meilleurs exemples d'utilisation des cartes historiques du Canada, citons : H. HARRISSE, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins, 1497-1501-1769*, Amsterdam, N. Israël, 1968 (1^{re} éd., Londres, Paris, 1900); W. F. GANONG, *Crucial Maps in the Early Cartography of Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1964; B. G., HOFFMAN, *Cabot to Cartier : Sources for a historical ethnography of north-eastern Nord America 1497-1550*, Toronto, University of Toronto Press, 1961; N. M. CROUSE, *Contributions of the Canadian Jesuits to the Geographical Knowledge of New France, 1632-1675*, Ithaca, Cornell Publications, 1924; J. WARKENTIN and R. I. RUGGLES, *Historical Atlas of Manitoba : A Selection of Facsimile Maps, Plans and Sketches from 1612 to 1969*, Winnipeg, Manitoba Historical Society, 1970.

² Voir, par exemple : H. HARRISSE, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents 1545-1700*, Paris, 1872; G. MARCEL, *Cartographie de la Nouvelle France, supplément à l'ouvrage de M. HARRISSE*, Paris, 1885.

sujet, accompagnée de reproductions, a été publiée dès 1884³, et dans les autres pays — notamment l'Angleterre, la France et l'Allemagne — l'utilité des cartes historiques comme sources d'information est reconnue depuis longtemps.

Il est possible que le manque d'intérêt au Canada soit dû, en premier lieu, aux orientations de l'histoire et de la géographie dans les universités. La plupart des géographes ne s'intéressent simplement pas au passé, ou rarement au-delà du XVIII^e siècle, tandis que les historiens ont tendance à aborder leur sujet en dehors de tout cadre de références spatiales. La cartographie historique n'est enseignée que de façon expéditive. Notons enfin que de nombreux universitaires trouvent les cartes anciennes étranges et inexactes, comparées aux cartes modernes; ils estiment qu'on ne peut en tirer aucune information scientifique et les jugent donc indignes de toute étude approfondie.

Belle comme une image et souvent exécutée avec art, il n'en demeure pas moins que la carte est le fruit d'un travail intelligent, poursuivi dans un but bien précis, et la cartographie historique du Canada mérite mieux que le sort qui lui a été fait jusqu'ici.

Toute carte vise en général à représenter graphiquement diverses données spatiales, cela de façon ordonnée et selon un système de règles établies. Il est possible que les règles et les procédés utilisés changent au cours des années; ils doivent néanmoins rester clairs en tout temps, et pour l'auteur de la carte, et pour son lecteur. La carte est donc un modèle graphique, la représentation abstraite d'une réalité spatiale telle qu'elle est perçue par le dessinateur, dans le cadre de procédés cartographiques reconnus. Les cartes du XVII^e siècle ne font pas exception à la règle. Instruments d'information, elles sont dignes d'être étudiées au même titre que tout autre document écrit. En fait, les cartes du XVI^e et du début du XVII^e siècles ont été les premiers documents scientifiques à rendre compte du Canada.

³ J. Winsor, *Narrative and Critical History of America*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1884, t. V.

Nous proposerons tout d'abord un aperçu des cartes les plus importantes du XVII^e siècle représentant la région des Grands Lacs; nous examinerons ensuite rapidement la manière d'étudier ces mêmes cartes, après quoi nous délimiterons les grands types d'information qu'elles contiennent.

I. Aperçu des activités cartographiques du XVII^e siècle dans la région des Grands Lacs.

Bien que des catalogues de cartes ayant trait au jeune Canada aient déjà été publiés vers la fin du XIX^e siècle, il n'est possible d'obtenir des listes exhaustives que depuis peu⁴. La Collection nationale de cartes et plans des Archives publiques du Canada à Ottawa, le Département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France, et le Service historique de la Marine à Paris sont les centres de documentation les plus importants pour notre étude. Ottawa possède une bonne collection de cartes imprimées et de photostats, mais le grand dépositaire d'originaux reste, bien sûr, Paris.

Nous travaillons à la compilation d'une liste qui comprend, à ce jour, cent quarante cartes illustrant les explorations du XVII^e siècle, et rendant compte des activités cartographiques relatives à la région des Grands Lacs située à l'ouest des Rapides de Lachine. Nous n'y avons pas inclus les réimpressions ou les cartes à petite échelle qui ne contribueraient en rien aux connaissances actuelles de cette période. Instrument de travail qui ne prétend pas être un inventaire exhaustif, ce catalogue permet de suivre la lente progression de la production cartographique jusqu'aux environs de 1660, date après laquelle le nombre de cartes se multiplie de façon accélérée jusqu'à la fin du siècle. Voilà qui reflète fidèlement l'exploration de cette région par les Européens : elle ne devait s'intensifier qu'après la dispersion des Hurons en 1649, et il en résulta une expansion de la traite des fourrures et des missions dans la région Ouest des Grands Lacs et en pays iroquois.

⁴ T. E. Layng. *Cartes géographiques du seizième siècle se rapportant au Canada : Liste préliminaire et bibliographie*. Ottawa, Archives publiques du Canada, 1958. Archives publiques du Canada, *Catalogue de la Collection nationale de cartes et plans, Archives publiques du Canada*. 16 Vols. Boston, G. K. Hall, 1976.

Pour des raisons pratiques, nous avons divisé les possessions du XVII^e siècle dans la région des Grands Lacs en cinq périodes. Nous ne mentionnerons que les cartes les plus importantes pour chacune d'elles.

1. *Les précurseurs*

Grâce aux voyages de Jacques Cartier, les cartographes européens entendirent parler d'un grand lac au-delà des rapides de Lachine. Ce lac, ou ces lacs, portait divers noms parmi lesquels *Lago Conibas*, *Mare Dulcium*, *Tadouac*. En 1610, juste avant que Champlain n'explore l'intérieur du pays, on peut reconnaître sur une carte manuscrite destinée à Jacques 1^{er} d'Angleterre⁵, un lac Ontario dont le contour a été tracé à partir de récits indigènes.

2. *La période de Champlain (1603-1632)*

À part quelques rares exceptions, les oeuvres de cette époque sont soit exécutées par Champlain, soit copiées d'après lui⁶. Sa première carte, perdue aujourd'hui, date de 1603 et elle est basée sur des données obtenues des Indiens. Il est probable qu'elle a été incorporée, en partie, dans la grande carte de 1612. En 1616, Champlain représente l'Est des Grands Lacs et, pour la première fois, d'après des témoignages de première main. P. Du Val devait compléter ce document et le publier en 1653. Imprimée en 1632, la dernière carte de Champlain est un excellent compte rendu de l'étendue des connaissances que les Français avaient du Canada à la veille d'être expulsés, en 1629, par David Kirke et ses aventuriers anglais.

⁵ Pour une reproduction de la carte, voir : W. P. Cumming, R. A. Skelton and D. B. Quinn, *The Discovery of North America*, Toronto, McClelland and Stewart, 1971, p. 266. Cette carte est généralement intitulée « Velasco Map ».

⁶ Pour une discussion approfondie de la période de Champlain, consulter : C. E. Heidenreich, *Explorations and Mapping of Samuel de Champlain, 1603-1632*, Toronto, Cartographica, Monograph No 17, 1976.

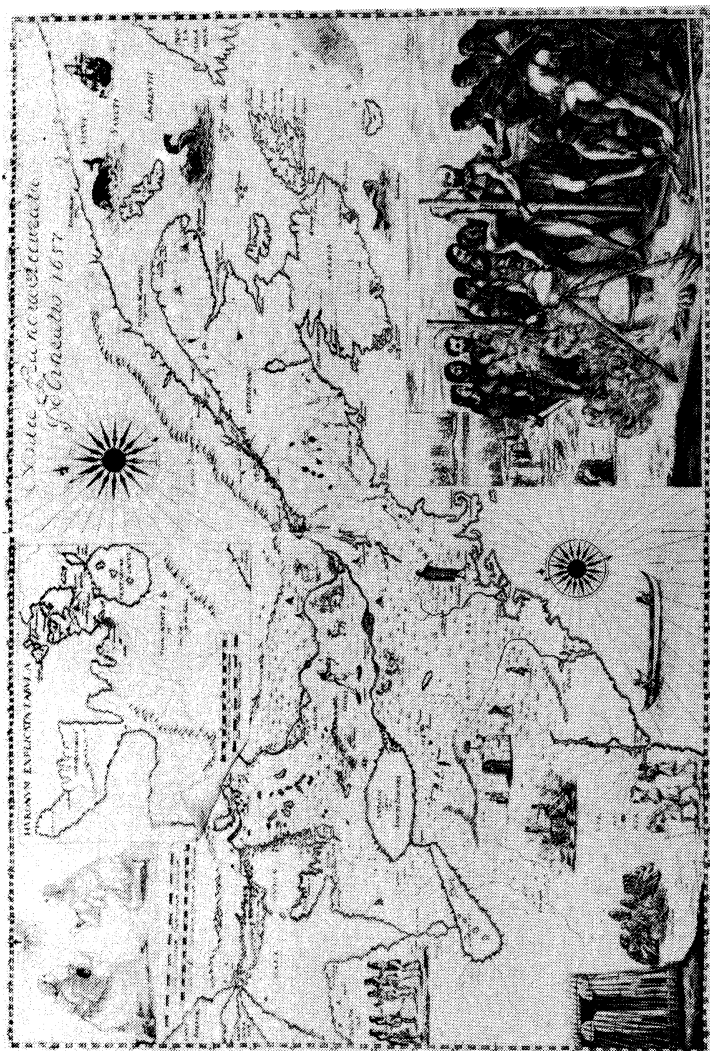


Planche 1

Novae Franciae Accurata Delinatio 1657. Carte attribuée au Père Francesco Bressani, s.j., qui voulait l'inclure dans sa *Breve Relatione*. L'original se trouve à Paris, Affaires étrangères, Dépôt géographique, 55515 GeDD2987, No 5580.

Document reproduit avec la permission de la Division des cartes, Archives publiques, Canada.

3. *La période des Jésuites (1634-1673)*

Excepté quelques copies d'après Champlain et un magnifique tracé de la partie Est des Grands Lacs par le Sulpicien René de Bréhant de Gallinée, la presque totalité des cartes de cette période sont, ou fondées sur les données recueillies par des membres de la Société de Jésus, ou dessinées par eux.

C'est en pays huron que les Jésuites commencèrent à dresser leurs cartes. Bien que plusieurs de ces premières œuvres aient été perdues, il en reste quatre à grande échelle, suffisamment précises et détaillées pour permettre de reconstituer la distribution des villages hurons et des missions avant 1650⁷. En 1650, Nicholas Sanson publiait la première carte décrivant la totalité des explorations jésuites et illustrant l'ampleur de leurs activités cartographiques. Une version plus détaillée encore suivit en 1656. Sanson est le premier à représenter les Grands Lacs tels que nous les connaissons aujourd'hui. Les deux cartes font état des noms des tribus indigènes et l'on peut ainsi identifier l'emplacement de leurs villages avant les grandes dispersions des années 1640 et 1650. Suivirent, en 1657, une œuvre attribuée à Francesco Bressani et, en 1660, la fameuse carte dressée pour François Du Creux. Toutes deux témoignent des voyages entrepris par les Jésuites et rendent hommage à leur talent de cartographes. Un certain nombre de beaux dessins précis ornent la carte de Bressani; parmi ceux-ci figure la première représentation du martyr de Jean de Brébeuf et de Gabriel Lalemant⁸. Du Creux est le premier à montrer le réseau de rivières qui sillonnent le Québec et le Nord de l'Ontario et qui devaient tant contribuer au développement de la traite des fourrures.

La grande *Carte du Lac Ontario* par Gallinée retient ensuite l'attention. Elle date de 1670 et l'original a été détruit, mais il en reste quelques bonnes copies; les plus remarquables sont de François Vachon de Belmont (1680), de Claude Del'Isle

⁷ C. E. Heidenreich, *Huronian : A History and Geography of the Huron Indians, 1600-1650*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973.

⁸ Reproduite dans l'ouvrage de F.-M. Gagnon, *Premiers peintres de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1976, T. II, p. 90-91.

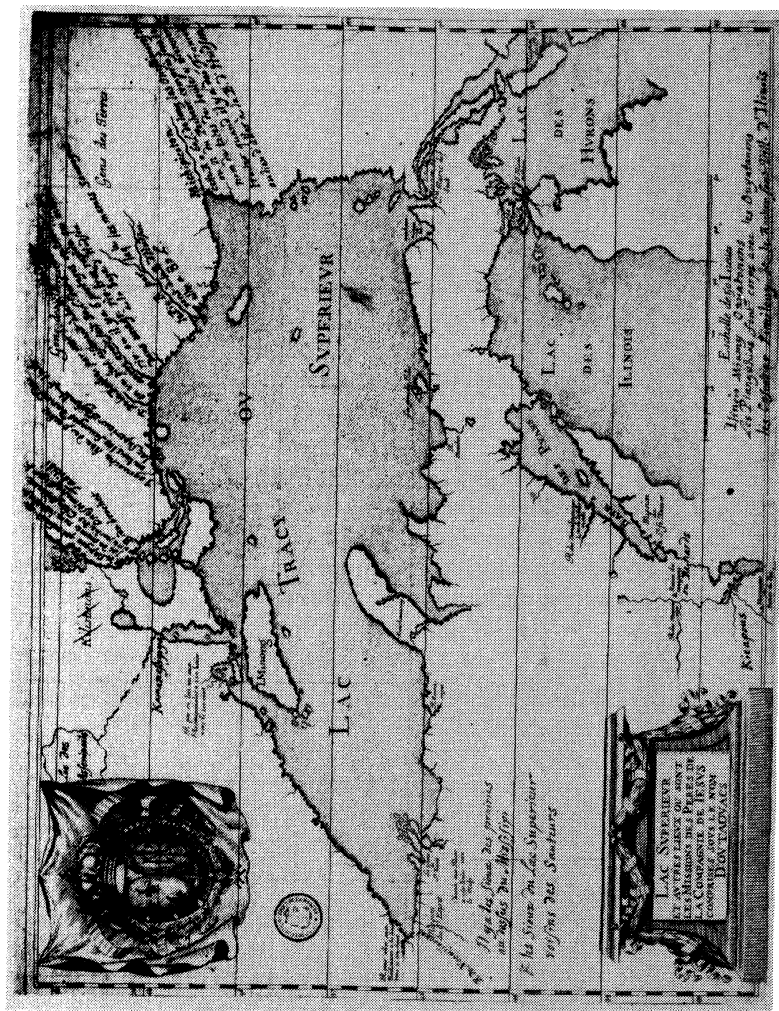


Planche II

Lac Supérieur, la première carte qui ait jamais été tracée de cette région. L'original parut en 1673 à Paris avec les *Relations des Jésuites* de 1670-71 du Père Claude Dablon, s.j.,. Ce document est probablement l'oeuvre des Pères Dablon et Claude Allouez, s.j.. Un auteur inconnu y a apporté des additions intéressantes vers la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle. L'original est à Paris, Service Hydrographique, Bibliothèque, Recueil 67, No 78.

Carte reproduite avec la permission de la Division des cartes, Archives publiques, Canada.

(1700, environ) et de Pierre-Louis Morin (1854). Belmont et De'Isle ont tous deux apporté des additions en regard de l'original.

En 1673, les Jésuites publient leur première carte décrivant le Lac Supérieur et la partie Nord du Lac Michigan. Intitulée *Lac Superieur/Et Autres Lieux*, elle est basée sur les explorations entreprises plusieurs années auparavant; on la trouve en annexe à l'ouvrage de Claude Dablon les *Relations* de 1670-1671 et il en existe pour le moins cinq versions, très voisines de l'original.

En 1673, Jacques Marquette et Louis Jolliet pénétraient au-delà du Lac Michigan et gagnaient le Mississipi. Une carte manuscrite de toute première importance attribuée à Marquette se trouve aux Archives de la Compagnie de Jésus, à Saint-Jérôme, Québec. Elle est la première à représenter une partie du Mississipi d'après les explorations des Européens. Louis Jolliet en continuera la configuration sur ses propres oeuvres.

Les Jésuites poursuivirent leur tâche de cartographes durant tout le siècle — et parmi eux, Pierre Raffeix (1688 et 1694) —, mais d'autres activités devaient éclipser celle-là.

4. Jolliet (1674-1683)

La production de cette période peut être divisée en quatre groupes : il y a les cartes de Jolliet; celles qui sont tracées par Jean-Baptiste-Louis Franquelin pour Jolliet, ou d'après lui; celles de Franquelin et, enfin, les travaux exécutés par d'autres à partir des originaux de Jolliet-Franquelin⁹.

Durant cette tranche de neuf ans, c'est Jolliet qui semble avoir fourni les premières données. Entre 1671 et 1674, il avait exploré les Grands Lacs et atteint le Mississipi en compagnie de Marquette et, en 1679, il releva l'itinéraire du Saguenay à la Baie d'Hudson. Les croquis assez grossiers qu'on lui attribue,

⁹ J. Delanglez, « Franquelin, Mapmaker », dans *Mid-America*, Vol. 25, New Series No 14, 1943, p. 29-74. Pour une étude plus complète consacrée à J. B. L. Franquelin, voir : A. Charbonneau, *Un cartographe de Québec au XVII^e siècle : Jean-Baptiste-Louis Franquelin*, thèse de maîtrise, Département d'histoire, Université de Montréal, 1972.

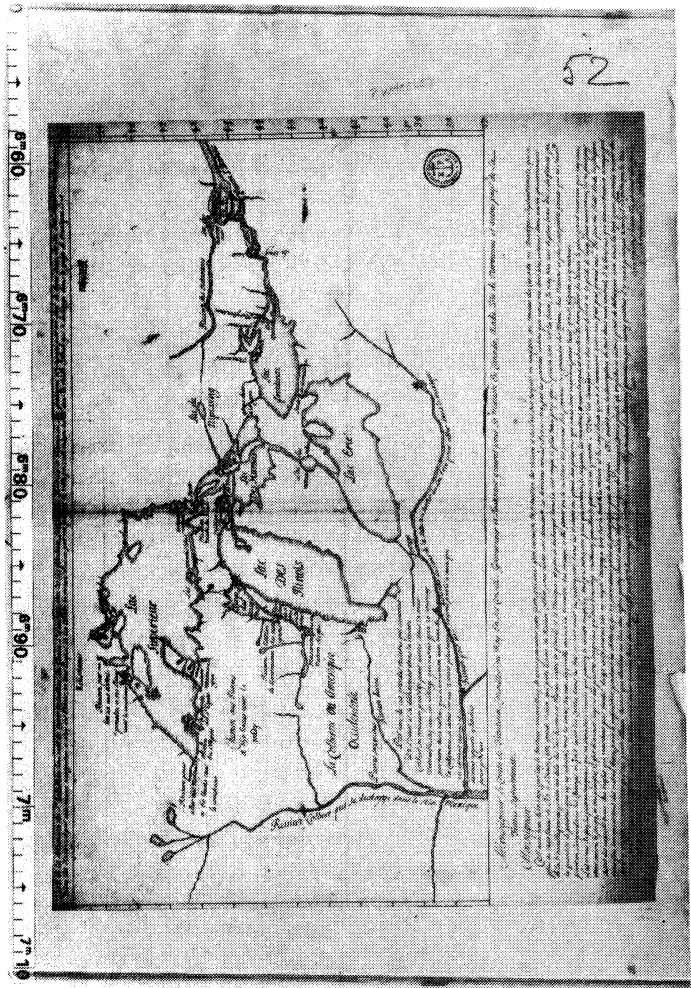


Planche III

Carte de la découverte du Sr. Jolliet exécutée en 1676 par l'abbé Claude Bernou. Il s'agit d'une copie de la *Carte de la découverte du Sr. Jolliet* par Franquelin (Service Hydrographique, Recueil 67, No 37). L'original comporte une lettre de dédicace à Frontenac que Bernou a déplacée de la marge ouest à la marge sud; parmi les autres modifications qu'il a apportées, il faut noter l'hommage rendu à La Salle pour son exploration de la Rivière de l'Ohio. L'original de Bernou se trouve à Paris, Service Hydrographique, Bibliothèque, Recueil 67, no 52.

Carte reproduite avec la permission de la Division des cartes, Archives publiques, Canada.

et sur lesquels ne sont mentionnées que les données géographiques les plus élémentaires, le désigne comme un cartographe de peu de talent. Nous avons examiné sept cartes de cette période signées par Jolliet : deux d'entre elles sont de Franquelin et datent des environs de 1675 et de 1678¹⁰; la troisième et la quatrième semblent être des copies faites par l'abbé Claude Bernou vers 1674 et 1679¹¹; exécutée aux alentours de 1674-1675 par un dessinateur inconnu, la cinquième est également une copie¹²; enfin, datées de 1679 et de 1684 et illustrant toutes deux le voyage de Jolliet à la Baie d'Hudson, les deux dernières cartes paraissent être des originaux¹³.

Neuf croquis représentant diverses sections des Grands Lacs constituent la série la plus intéressante de cette période, et la meilleure pour la qualité du détail. Bien que Delanglez ait démontré de façon convaincante qu'ils étaient de Claude Bernou (peu après 1680)¹⁴, Ottawa continue à les présenter comme l'oeuvre de Jolliet¹⁵. Les petites cartes de 1674 font en

¹⁰ *Carte de la découverte/du Sr Jolliet. . . [1674-5]*, Bibliothèque Service hydrographique, Recueil 67 (Ms 4044B) No 37; et, *Cartegnelle/De La/France Septen-/Trionalle. . . 1678*, Bibliothèque Service hydrographique, Biblio. (4040B) No 11.

¹¹ *Carte de la découverte du Sr. Jolliet. . . [1674]*, Bibliothèque Service hydrographie, Recueil 67 (4044B), No 52; et *Cette carte montre le chemin que Louis Jolliet a fait. . . 1679*, Bibliothèque nationale, Portf. 123-8-1, Pour la version originale de 1679 par Jolliet, consulter : W. P. Cumming, *et al.*, *The Discovery of North America*, *op. cit.*, p. 198. Bien qu'habituellement présentées comme des originaux de Jolliet, ces cartes sont de la main de l'abbé Claude Bernou. Voir : J. Delanglez, *Some La Salle Journeys*, Chicago, Institut of Jesuit History, 1938, p. 10-12; 32-39. Pour des exemples de l'écriture de Jolliet, consulter : E. Gagnon, *Louis Jolliet*, Montréal, Beauchemin, 4^e éd., 1946.

¹² *Nouvelle Découverte de plusieurs Nations. . . 1673 et 1674*, Bibliothèque nationale, Cartes, Don. 4700.

¹³ *Cette carte montre le chemin. . . 1679*, reproduite dans W. P. Cumming *et al.*, *The Discovery of North America*, *op. cit.*, p. 198; et une autre copie tracée par Jolliet en 1684 se trouve à la Bibliothèque, Service hydrographique, Pf. 123, Don. 8, No 1².

¹⁴ J. Delanglez, *Some La Salle Journeys*, *op. cit.*, p. 34-39.

¹⁵ Archives publiques du Canada, *Catalogue*, *op. cit.*, vol. 10, p. 363-364, 358 et 386. Les numéros du catalogue de Paris sont : Service hydrographique, Recueil 67 (4044B) Nos 47, 48, 49, bis, 50, 51, 53, Bibliothèque nationale, Ge D8075 et GeD8078. Il est à noter que les deux dernières cartes sont loin d'être identiques aux Nos 48 et 49 — respectivement — du S. H., Recueil 67 (4044B) : elles n'ont pas été tracées par la même personne et portent le

effet partie de la même série¹⁶. Si l'une d'elles est signée par Jolliet et qu'elles sont toutes de la même écriture, l'auteur doit donc être le même pour toutes, serait-on tenté de conclure. Or, Delanglez montre que l'écriture est en fait de Bernou. Sans expérience personnelle de la Nouvelle-France, ce dernier aurait obtenu ses données de base de Jolliet, de Franquelin, ou même de La Salle. L'excellente qualité de cette série nous pousse à adopter la thèse de Delanglez. Franquelin et La Salle étaient tous deux entrés en contact avec Bernou. Quand à Jolliet, nous ne pensons pas qu'il ait été le cartographe talentueux dont Bernou a utilisé les originaux.

Deux autres cartes sont attribuées à Bernou. La première est composée des croquis mentionnés précédemment¹⁷. Bien qu'elle porte les dates de 1680 à 1686, il est possible qu'elle ait été produite en 1851. La seconde représente l'Est de l'Amérique du Nord et on la doit probablement aux efforts conjugués de Bernou et de N. Peronel, aux environs de 1682¹⁸.

Franquelin exécute au moins cinq cartes avant 1680. Nous avons déjà mentionné la première, copiée d'après Jolliet¹⁹. Les deux suivantes datent de 1678. Bien que la qualité artistique de leur exécution soit excellente, les particularités géographiques sont rendues de façon très élémentaire²⁰ et

cachet de la Bibliothèque du Roy, alors que l'estampille du Service hydrographique est sur les cinq autres. Si la série du Service est par Bernou, les croquis de la Bibliothèque du Roy pourraient bien être les originaux. Après avoir examiné des spécimens de l'écriture de Jolliet, nous sommes portés à conclure, comme Delanglez, que Bernou est l'auteur de ces cartes.

¹⁶ Il s'agit de la *Carte de la découverte du Sr Jolliet. . . (1674)* mentionnée plus haut (note 10).

¹⁷ *Carte D'Une Grande Partie Du Canada. . . (1680-1686)*. Une copie se trouve aux Archives du séminaire de Québec (No 65). Cette oeuvre a été attribuée à Michel Baudrand bien que Delanglez ait démontré que c'est en fait une carte composite produite par Pierre Margry un peu avant 1851.

¹⁸ *Carte/De Amerique/Septentrionale. . . (1682)*, Bibliothèque nationale, Cartes et plans, Portf. 122-2-0.

¹⁹ *Carte de la découverte. . . (1674-1675)*, Recueil 67 (Ms 54044B) no 37.

²⁰ *Cartegnelle/De La/France. . . 1678*, Bibliothèque Service hydrographique (4044B) No 11 : l'oeuvre de Franquelin bien qu'elle porte la signature de Jolliet — comme nous l'avons mentionné. La seconde carte est la *Carte/pour servir a l'eclaircissement. . . 1678*, Bibliothèque Service hydrographique, Portf. 125 — div. 1-No 1.

tout laisse à penser que le tracé a été fait à main levée. Peut-être de 1679, l'avant-dernière carte de Franquelin est tout aussi médiocre que les précédentes du point de vue technique²¹. Son auteur semble s'être inspiré d'une production de Jolliet.

Avec sa carte de 1681 — un assemblage de quatre feuilles se recouvrant — Franquelin se dégage de l'influence de Jolliet sans toutefois faire oeuvre originale²². Il copie la carte de 1657 par Bressani, ou puise aux mêmes sources que lui pour tracer l'Est du Canada, le Saint-Laurent, le Lac Ontario et les côtes Est du Lac Huron et de la Baie Géorgienne jusqu'à Sault-Sainte-Marie. Le dessin du Lac Supérieur reproduit fidèlement la carte de Dablon tandis que celui du Mississipi et de la région Sud du Lac Michigan semble provenir des travaux de Jolliet. S'il est vrai que Franquelin a emprunté ses données à des prédécesseurs, il l'a fait sagement et sa version finale témoigne d'une maîtrise accrue.

Il nous reste à mentionner quatre cartes. Tout d'abord un croquis de la région des Grands Lacs exécuté par le Sulpicien François Vachon de Belmont vers 1680²³. La section comprenant le Lac Supérieur et le Lac Michigan est basée sur la carte de Dablon et le reste du document est une adaptation de l'oeuvre de 1670 par Gallinée. Les notes portées en marge et les additions donnent une importance toute particulière au croquis de Belmont (notons ainsi la route qui conduit de la Baie de Quinte à la Baie Géorgienne par les Lacs Kawartha). Cette dernière carte, l'original de Gallinée et la dernière copie de Del'Isle mériteraient une étude approfondie²⁴.

²¹ [*Carte des Grands Lacs... 1679*], Bibliothèque service hydrographique, Recueil 67 (4044B, No 40) No 43.

²² *Carte/Contenant Une part... 1681*, Bibliothèque service hydrographique, Ms4040B, No 2. *Carte/De La Nouvelle-France... 1681*, Bibl. Serv. Hydr. Ms4040B, No 3. *Partie De/L'Amérique... 1681*, Bibl. Serv. Hydr. Ms4040B, No 4. *Carte/contenant une partie... 1681*, Bibl. Serv. hydr. Ms4040B, No 5.

²³ [*Carte du cours du Saint-Laurent... Lac Supérieur... 1680*], Bibliothèque nationale, Géographie, Ge DD 2989.

²⁴ Ce croquis paraît avoir été tracé par Claude Del'Isle aux environs de 1700. Sans titre, il se compose de quatre feuilles séparées, cataloguées, à la Bibl. serv. hydr. sous les côtés Pf. 178, pièce 1.18; Pf. 75, pièce 152; Archives nationales JJ 75.

Les deux autres cartes sont de Thevenot et de Louis Hennepin²⁵. Leur qualité cartographique laisse beaucoup à désirer mais elles sont les premières à relater les découvertes de Jolliet et Marquette.

Le dernier document intéressant de l'époque est une carte manuscrite attribuée à Hugues Radin (ou Raudin)²⁶. Comme les autres compilations de ce temps, elle comprend les Grands Lacs de la période de Jolliet, probablement d'après la carte tracée par Franquelin en 1674-1675²⁷. Le dessin de la côte atlantique et du Saint-Laurent semble bien être de Radin.

5. *Franquelin et les autres compilateurs (1684-1700)*

À part quelques exceptions, les cartes de la région des Grands Lacs produites entre 1684 et la fin du siècle sont exécutées soit par Franquelin, soit d'après ses données. Faute de place, nous ne citerons ici que les plus marquantes.

Les grands cartographes ayant traité en détail de la région qui nous intéresse ici sont, par ordre d'importance du volume de leur oeuvre, Jean-Baptiste-Louis Franquelin, Pierre Raffeix, Vincenzo Coronelli, Hubert Jaillot, Louis Hennepin, Pierre Mortier et, vers la fin du siècle, Guillaume De l'Isle. Les cartes de Franquelin et de Raffeix semblent constituer les sources premières pour les autres auteurs, qui en font des adaptations et les retravaillent en partie.

De 1684 à la fin de 1688, Franquelin produit pas moins de huit cartes de grande qualité comprenant la région des Grands Lacs. Il exécute également un certain nombre de

²⁵ Thevenot publia une version du cours supérieur du Mississipi, *Carte de la découverte/fait l'an 1673 dans l'amerique/Septentrionale* — dans son *Recueil de Voyages*, Paris, 1681. La *Carte/de la nouvelle decouverte*. . . (Bibl. natl, Estampes Vd 30) est une seconde copie si semblable à la précédente qu'on peut les attribuer toutes deux au même auteur. Hennepin publia un certain nombre de cartes; la première est intitulée *Carte/De La/Nouvelle France*. . . 1683 et elle figure dans la *Description de la Louisiane*. . ., Paris, 1683.

²⁶ *Carte/De/L'Amerique Septentrionale*. . . (1674-1682), John Carter Brown Library.

²⁷ *Carte de la decouvertes*. . . [1674-1675], Service hydrographique, Recueil 67 (Ms 4044B) no 37.

travaux, allant du tracé des terres iroquoises aux levés des plans hydrographiques du Saint-Laurent. De 1689 à 1691, il remplit les fonctions d'ingénieur et il est chargé de dresser les plans pour la batterie de Québec, puis les cartes des côtes de la Nouvelle-Angleterre. Il ne devait revenir traiter de la Nouvelle-France qu'en 1697. Il dessina alors cinq oeuvres importantes, dont la dernière en 1708.

L'influence que Franquelin a exercée sur le développement de la cartographie de la Nouvelle-France, est considérable. D'abord associé à Jolliet, il devint le cartographe en titre de Cavalier de La Salle en 1684, et fut promu « Hydrographe du Roy » à Québec en 1686. Il devait occuper ce poste sans interruption jusqu'en 1697, puis de 1701 à 1703²⁸. Chargé de tenir les cartes de la Nouvelle-France à jour pour le roi et ses conseillers, il fut amené à connaître en personne les grands explorateurs. C'est surtout à lui que l'on doit la compilation et la diffusion des informations cartographiques de 1684 à la fin du siècle; tous les cartographes importants de l'époque tels que Coronelli, Jaillot, Mortier et Del'Isle ont utilisé, en partie au moins, les cartes manuscrites de Franquelin.

En 1684, Franquelin produit ses deux premières productions originales, perdues aujourd'hui, et dont nous ne connaissons que les copies²⁹. Les Grands Lacs y sont représentés avec plus de réalisme qu'auparavant. Deux autres cartes comprenant cette même région paraissent en 1686. Suivent une troisième oeuvre l'année suivante, et trois

²⁸ Jolliet fut appelé à succéder à Franquelin et conserva cette position jusqu'à sa mort, en 1700. Franquelin reprit ses fonctions en 1701; on les lui retira en 1703 et Jean Deshaies prit la relève. En plus de leurs activités cartographiques, ces hommes étaient également censés enseigner l'hydrographie et la géographie — ce dont les Jésuites se chargèrent en 1708, jusqu'à la fin du régime français. M. W. Burke-Gaffney, « Franquelin, Jean-Baptiste-Louis », *Canadian Dictionary of Biography*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, vol. II, p. 228-231.

²⁹ *Carte/De La/Louisiane/Ou/Des Voyages Du Sr De La Salle. . . 1684 Paris*. L'original a été perdu. La reproduction d'un tracé se trouve dans R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, New York, Pagent Book, Co., 1969, vol. 63. Une seconde carte faite en 1684 subsiste sous la forme d'une copie exécuté par Bouguignon d'Anville au XVIII^e siècle : *Carte/De La/Louisiane/En L'Amerique Septentrionale. . . [1684]*, Dépôt géographique du Ministère des affaires étrangères, no 7220; il se peut qu'elle ait été produite d'après la carte de Franquelin citée plus haut.

encore en 1688³⁰. Bien qu'elle soit excellente, la cartographie des Grands Lacs a peu varié depuis les versions de 1684. Après 1688, Franquelin devait se consacrer à d'autres projets pour retourner, en 1697, à la mise à jour des cartes reproduisant toute la Nouvelle-France³¹. Son chef-d'œuvre est publié en 1699. Il s'agit d'une immense carte en quatre sections avec des encarts détaillés du Saint-Laurent — du Lac Ontario à Tadoussac³². Il y figure également une magnifique « Ville de Québec ». En 1700, 1701 et 1708, Franquelin réutilisa dans d'autres dessins, les données de 1699³³.

³⁰ a) *Amerique Septen¹e/Depuis environ 27 jusqu'a/62 degrez de Latit. [1686]*, Ministère des affaires étrangères, Paris. b) *Carte de l'Amerique Septen¹e. . . [1686]*, Bibl. Serv. Hyd., B4040-8. Delanglez la mentionne dans « Franquelin Mapmaker », *op. cit.*, p. 63. Nous n'avons pas eu une seule copie de cette carte, qui ne se trouve pas dans le catalogue des Archives publiques du Canada, à moins que ce ne soit la *Carte de l'Amerique Septen¹e entre 27 et 64 degrez de Latitude et environ 250 : et 340 : de longitude [1686]*, A 1000-1686, vol. 13, p. 696. Pour une reproduction partielle de cette oeuvre, consulter : Cumming, *et al.*, *The Exploration of north America, op. cit.*, p. 153, SHM 66 (8-9-10-11). c) *Amerique Septentrion¹e. Composée corrigée. . . [1687]*, Bibl. Serv. hydr., B4040-6. Delanglez fait référence à cette carte, *op. cit.*, p. 65, mais elle ne se trouve pas dans le catalogue des Archives publiques du Canada, et nous n'en avons vu aucune copie. d) *Carte/De L'Amerique Septentrion¹e. . . [1688]*, Bibl. serv. hydr. Recueil 66 (4040B) no 10A. Une vue de Québec intitulée *Québec/Veu du/Nordouest* orne le coin nord-ouest de l'oeuvre. e) *Carte/de l'Amerique Septentrionale/. . . 1688*, Bibl. serv. hydr., Recueil 66 (Ms 4040B) no 6. Elle présente une gravure de Québec dans le coin sud-est : *Québec/Comme il se voit du cote de l'Est*. f) Portant la date de 1699, une dédicace au Comte de Maurepas, et la signature de Fonville, voici une carte qui est pourtant, sans aucun doute, l'oeuvre de Franquelin : *Canada/Ou/Nouvelle/France*, Bibl. serv. hydr., 4040B, no 9a, b, c, d. Très semblable au Recueil 66 (Ms 4040B) no 6, il est probable qu'elle remonte à 1688. Un tracé intitulé *Le Grand Fleuve/Du St Laurens/Depuis Le Cap Tourmente/Jusqu'au Fort/De Frontenac* se trouve dans la marge sud de la carte. Il semble que Fonville a découpé la signature de Franquelin pour placer son propre nom et sa dédicace dans le coin Nord-Ouest de la production.

³¹ Nous n'avons vu cette carte que sous la forme d'une copie partielle due à Guillaume Del'Isle. Elle est intitulée [*Canada, Tiré de Franquelin*] à la Bibl. serv. hydr., Portf. 178, Pièce 1.15; Pf. 75, Pièce 155; Archives nationales JJ75 (14,67).

³² *Partie/De L'Amerique/Septentrionale/. . . 1699*, Bibl. serv. hydr. 4040B, no 12a-d.

³³ *Partie De L'Amerique/Septentrionale. . . 1700*, Ministère de la guerre, section technique du génie, Bibl. Fo. 33^o. Cette carte a une *Veue de Quebec/comme il parroit à l'Orient*, dans le coin sud-ouest. *Carte De La*

Quelques autres cartographes du XVII^e siècle méritent d'être mentionnés ici : parce qu'imprimées, leurs cartes allaient connaître une plus grande diffusion que les manuscrits de Franquelin. Hubert Jaillot produit, en 1685, une carte représentant pour la première fois un contour acceptable du lac Nipigon³⁴. Cette configuration sera bientôt reprise sur d'autres oeuvres. Il imprima plus tard d'autres cartes qui sont, soit des versions de son croquis de 1685, soit des copies de la célèbre production de 1656 par Sanson. En 1693, Pierre Mortier publie avec quelques ajouts, une copie très près de l'original de 1685 par Jaillot³⁵. Bien que Mortier et Jaillot doivent beaucoup à l'oeuvre de Franquelin, c'est Vincenzo Coronelli — un frère vénitien de l'Ordre des Franciscains — qui allait le plus tirer profit des cartes manuscrites envoyées de Nouvelle-France. Cartographe au service de Louis XIV, il avait accès aux travaux de Jolliet et de Franquelin. Ses messagers étaient principalement l'abbé Renaudot et l'abbé Bernou, et ce dernier lui remettait également les copies de ses propres croquis³⁷. La première des excellentes compilations de Coronelli parut en 1688³⁷. On en fit plusieurs tirages en cours du XVII^e siècle, sans apporter de grands changements à la région des Grands Lacs. Les données de Jolliet, de Franquelin et de Bernou s'y combinent avec art.

En 1703, Guillaume Del'Isle publie sa *Carte du Canada* à juste titre célèbre³⁸. Elle devint le prototype de la plupart des oeuvres les plus importantes du début du XVIII^e siècle. Vers la fin des années 1680, Claude Del'Isle, le père de Guillaume, commençait les travaux préliminaires pour l'élaboration de

Nouvelle-France... 1701, Ministère des affaires étrangères Dépôt Géographique, no 8536. Cette carte a une *Vue De Quebec a l'Est*, dans le coin sud-est. *Carte Generale/De La/Nouvelle France/... 1708*, Bibl. serv. hyd., Bib. 4044C, no 10.

³⁴ *Partie De La/Nouvelle France/... 1685*, in *Atlas François*, Paris, 1695, planche 11.

³⁵ *Le Canada Ou Partie De la Nouvelle France... (1693)*, *Le Neptune François*, Amsterdam, 1693-1700, Vol. 2, no 33.

³⁶ J. Delanglez, *Some La Salle Journeys*, *op. cit.* p. 36-39.

³⁷ *Partie Occidentale/du Canada ou de la Nouvelle/France... 1688*, Archives publiques du Canada, H12-902-1688.

³⁸ *Carte/Du Canada/ou de la/Nouvelle-France... 1703*, Archiv. publ. du Canada, VI-900-1703.

cette carte³⁹. Un premier croquis était achevé avant 1696 et une version, imprimée en 1700⁴⁰. Bien que la production de Del'Isle soit basée sur un volume imposant de données (parmi lesquelles une pile de croquis faits à partir de récits publiés), les caractéristiques essentielles pour la région des Grands Lacs proviennent de Franquelin.

Nous terminerons notre tour d'horizon du XVII^e siècle en mentionnant un dernier cartographe digne d'intérêt, Pierre Raffeix, à qui l'on doit un certain nombre de croquis datant d'environ 1688 et 1694. On peut les diviser en trois groupes : un croquis des Grands Lacs et du Haut Mississipi⁴¹; une carte du pays iroquois⁴², et deux cartes représentant l'Est des Grands Lacs et le Saint-Laurent⁴³. Parmi les travaux relatifs au pays iroquois, il convient peut-être de noter une oeuvre exécutée par Franquelin sur les données de Raffeix. Le croquis de Franquelin et la carte complétée ont tous deux été conservés⁴⁴. La production de Raffeix est des plus intéressantes : sa carte des Grands Lacs reproduit en détail les routes suivies par Marquette, Jolliet, Du Lhut (duLude) et La Salle. Les cartes du pays iroquois, les versions de Franquelin y compris, sont les premières à décrire ce territoire

³⁹ J. Delanglez, « The Sources of the Deslisle Map of America, 1703 », *Mid America*, Vol. 24, no 4, 1943, p. 275-298.

⁴⁰ *Carte/De La/Nouvelle France/Et Des Paÿs/Voisins./1696*, Bibl. serv. hyd., Pf. 178, Pièce 29; Pf. 75, Pièce 130; JJ75. *L'Amerique/Septentrionale. . . 1700*, Arch. publ. du Canada, H12-1000-1700.

⁴¹ *Parties/Les Plus Occidentale/du Canada (1688)*, Bibl. nat. Cartes GeB8042, Pf.40(36). Certains font remonter cette oeuvre jusqu'en 1683; N. Crouse, *Contributions of the Canadian Jesuits, op. cit.*, p. 119.

⁴² *Le Lac Ontario avec Les Lieux/circonvoisins particulierement/Les cinq nations Iroquoise/1688*, Bibl. nat., Res. GeD8043; Pf. 40(37). Une version légèrement modifiée, peut-être par Franquelin, parut la même année : *Le Lac Ontario avec les lieux circonvoisins. . . 1688*, Bibl. serv. hyd., Recueil 67 (4044B, No 64), No 67.

⁴³ [*Carte de la Nouvelle-France — 1694*], Bibl. serv. his. de la marine, Recueil 67 (4044B, No 67) No 69. Il existe une version quelque peu différente représentant une plus grande partie du Lac Huron et du Lac Nipissing : Recueil 67, No 70.

⁴⁴ *Pays des Iroquois*, Service histoire de la marine, Recueil 67 (4044B) No 54. Elle porte la mention : « Carte faite conformément à la description du pays des Iroquois/qu'en a fait le R. P. Raffeix de la C.D.J. qui a vu, exactemt ce pays y ayant été longtems Missionaire ». Franquelin compléta cette oeuvre et l'intitula : *Carte Du Pays des Irroquois, Par. I.B.L.F. Ydrographe du Roy, Service Histoire de la marine, Recueil 67 (4044B) No 66.*

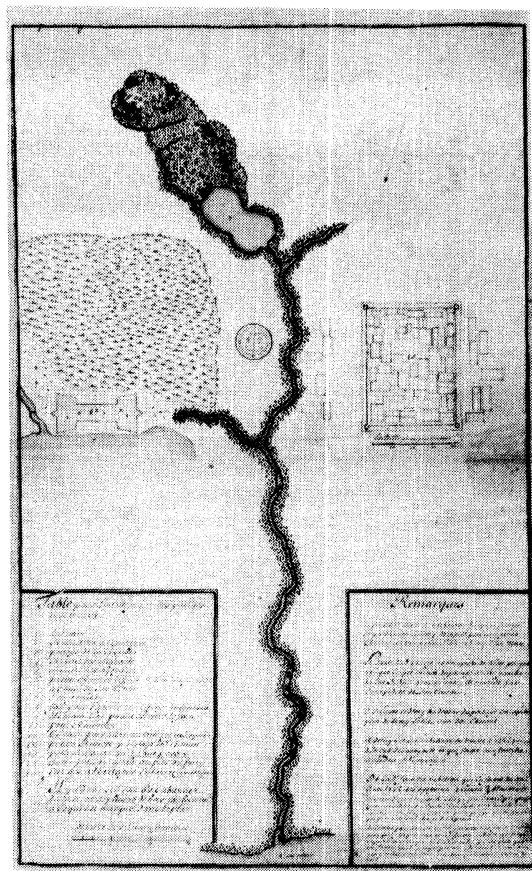


Planche IV

Carte sans titre ni signature qui semble décrire l'expédition de Frontenac contre le village (principal) d'Onnontagué en juillet 1696. Le fort de Le Vasseur (8 sur la carte) fut construit sur la rive ouest du lac (Onondaga) (Lac garintz). Le village d'Onnontagué, qui avait été établi et fortifié avec l'aide des Anglais, est situé, sur la carte, à l'extrémité de la branche ouest du parcours. Pour une description de l'itinéraire emprunté par les troupes, et de l'attaque, voir P.-F.-X. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, Nyon, 1744 T. III, p. 246-254. L'original se trouve à Paris, Service Histoire de la Marine, Recueil 67, no 91.

Carte reproduite avec la permission de la Division des cartes, Archives publiques, Canada.

avec précision. Elles complètent en quelque sorte les oeuvres exécutées par les Jésuites, quarante-cinq ans avant leur mission auprès des Hurons. Franquelin a utilisé l'information qu'elles contiennent pour ses cartes de 1688.

Il existe également deux croquis anonymes représentant des sections du pays iroquois⁴⁵. Ils ne portent ni date ni titre. L'un d'eux, superbement exécuté, semble décrire le chemin que l'armée de Frontenac a emprunté, en 1696, pour se rendre du Lac Ontario à Onondaga. On y voit en détail le village d'Onondaga ainsi que le fort provisoire construit par l'ingénieur Levasseur. Parce qu'elle est tracée avec un art consommé, on est tenté d'attribuer cette carte à un professionnel de la classe de Levasseur. Le second croquis montre la route qui va du Lac Ontario à la Baie Irondequoit et à la rivière Irondequoit pour rejoindre les missions de la Conception et de St-Jacques en pays seneca. Cette carte semble dater de l'époque où les Jésuites étaient chez les Senecas et plus probablement de la période de 1670 à 1680, qui correspondrait au séjour du Père Raffeix chez ces Indiens. Raffeix, nous l'avons dit, a produit d'excellentes cartes du pays iroquois.

En conclusion, précisons que le tour d'horizon présenté ici ne prétend pas être exhaustif. Nous n'avons retenu que les cartes des Grands Lacs qui nous paraissent les plus intéressantes et les plus importantes. De nombreuses oeuvres ont été omises et parmi elles, bien sûr, celles qui dorment encore dans des archives et qu'il reste à découvrir. Déterminer la date, l'auteur de certaines cartes pose des problèmes délicats à résoudre et il est probable que nos solutions seront parfois sujettes à révision. Nous espérons toutefois que la diversité de l'information exposée dans cet article s'avérera utile à une reconstruction de la géographie des Grands Lacs au XVII^e siècle.

II. *Procédés d'analyse de la carte*

C'est avec la rigueur exigée pour l'analyse de tout document historique que la carte doit être examinée si l'on veut

⁴⁵ [*Rivière Et Fort Des A Nontague — 1696*], Bibl. serv. histoire de la marine, Recueil 67 (4044B) No 91. [*Rivière du Marais. . . 1670-1687*], Bibl. hist. de la marine, Recueil (4044B) No 68.

établir son utilité. Chaque carte présente des problèmes particuliers et la marche à suivre devra donc changer quelque peu pour chacun des cas à étudier. Nous avons néanmoins relevé une série de procédés qui se sont révélés utiles à l'éclaircissement de la cartographie pour la région des Grands Lacs, et dont on peut se servir pour toute analyse.

Des croquis manuscrits faits par un voyageur des régions qu'il a lui-même visitées, aux compilations imprimées englobant le travail original de plusieurs auteurs à des époques différentes, et que le graveur retouche, les cartes peuvent varier grandement en complexité. Il arrive même parfois que le cartographe ait reproduit des dessins indigènes ou qu'il ait traduit graphiquement des comptes rendus écrits. La qualité des observations et des tracés n'est pas toujours la même pour l'explorateur et le cartographe. Certains détails figurant sur l'original peuvent encore être supprimés ou déformés au cours de l'impression de la carte. Tous ces facteurs contribuent aux difficultés que rencontrent le chercheur. On ne peut éprouver que respect et admiration pour les compilateurs de cartes qui travaillaient avant l'ère des levés systématiques de plans. Évaluer la qualité de l'information qui leur parvenait devait poser des problèmes presque insurmontables. L'étude que Delanglez a faite sur la *Carte du Canada — 1703* de Del'Isle montre bien par quelles épreuves certains auteurs passaient pour produire ce qu'ils estimaient être, sans pouvoir le vérifier, une version exacte de la géographie d'une région donnée⁴⁶. Il faut se souvenir de ce genre de difficultés quand on entreprend l'analyse d'une carte.

L'analyse d'une carte peut être divisée en trois parties liées entre elles : elle doit porter sur l'histoire de l'oeuvre, sur ses caractéristiques formelles, et sur son contenu. Tout ce qui a trait à l'auteur, à la date et à l'impression de la carte appartient à la première partie de l'examen. La seconde traite des propriétés mathématiques de la carte (échelle, latitude, longitude, orientation et projection) et on y étudie également les signes conventionnels, la décoration, les écritures et les méthodes de préparation. Quant à l'analyse du contenu, elle porte sur l'information géographique et historique que

⁴⁶ J. Delanglez, « The Sources of the Desisle Map », *op. cit.*

transmet la carte. Bien que les questions relatives à l'auteur et au contenu retiennent en général davantage l'attention, les aspects formels ne sont pas à négliger et ils apportent également des renseignements précieux. Ce sont eux qui permettent le mieux de juger des connaissances techniques et des qualités d'un explorateur et d'un cartographe, et ils traduisent fidèlement le progrès des méthodes d'arpentage au cours des siècles. Autrement dit, l'étude des caractéristiques formelles apporte à la fois des détails biographiques et des informations touchant à la vie intellectuelle.

Problèmes posés par la reconstruction de l'histoire d'une carte

Il est bien connu que de nombreuses oeuvres du XVII^e siècle ne sont ni signées, ni datées. Dans le cas des cartes manuscrites, on peut confronter les documents dont on ignore l'origine avec ceux où elle a été établie avec certitude, et en comparer l'écriture et le style d'impression. Il arrive que le contexte dans lequel on a trouvé la carte apporte des indices utiles. Malheureusement, les cartes étaient si souvent copiées qu'il n'est pas sage de se fier aux similarités qu'elles peuvent présenter entre elles, et il faut user de prudence même quand l'auteur semble avoir signé. On rencontre ce type de problème avec les cartes faites par Jolliet en 1670. Portant toutes la signature, elles sont en fait de la main de Franquelin ou de Bernou et ne sont que des dérivés des originaux de Jolliet. Dans le cas du croquis de Bernou dont nous avons fait état plus tôt, l'écriture est le seul élément déterminant. On doit se livrer à un examen minutieux même quand il s'agit de reconnaître l'auteur de cartes imprimées. L'oeuvre de Du Val *Le Canada* datée de 1653 et la *Carte de la Nouvelle France* de De Fer, publiée en 1669 sont en vérité des productions de 1616 et 1632 par Champlain⁴⁷. Dans l'un et l'autre cas, Du Val et De Fer se sont contentés d'ajouter leur nom et quelques informations supplémentaires aux planches originales. Les catalogues continuent néanmoins à leur attribuer ces travaux.

⁴⁷ C. E. Heidenreich, *Explorations and Mapping of Samuel de Champalin*, *op. cit.*

Un autre problème du même ordre se pose avec les nombreuses copies faites au XIX^e siècle des cartes anciennes. Toutes ces copies ne sont, en effet, pas identifiées comme telles. Réalisées par des artistes, avant l'avènement de la reproduction photographique, certaines d'entre elles sont excellentes, d'autres contiennent des erreurs; quelle que soit leur qualité, ce ne sont que des copies et elles ne peuvent jamais correspondre en tout point à l'original. Prenons par exemple les reproductions que Pilinski et Laverdière ont faites des cartes de Champlain : on retrouve des erreurs dans les deux versions du XIX^e siècle. Les très bonnes copies exécutées par Pierre-Louis Morin, P. M. O'leary et par d'autres, des cartes du XVII^e siècle, qui sont conservées aux archives d'Ottawa, ne devraient jamais être utilisées de préférence aux originaux, si ce n'est après un examen approfondi.

À cause de toutes les difficultés que nous venons d'exposer, le chercheur devrait identifier non seulement l'auteur du tracé de la carte, mais encore le compilateur de données originales et le graveur de la copie finale.

Déterminer la date d'un document constitue une démarche tout aussi ardue que la précédente. La meilleure identification se trouve dans le contenu historique de la carte et il est donc indispensable de posséder une connaissance étendue de la période d'histoire en question. Il ne suffit pas de trouver, par exemple, quand telle mission ou tel fort ont été construits, il faut encore connaître les itinéraires empruntés par toutes personnes qui pourraient avoir relevé des données utiles à l'élaboration des cartes, et être au courant des dates de leurs voyages. Le livre dans lequel la carte a pu être imprimée, les documents parmi lesquels on l'a découverte et la similarité qu'elle présente avec les cartes dont la date est connue, peuvent aussi indiquer la date à laquelle une œuvre a été exécutée.

Même les cartes datées présentent des problèmes : la date inscrite sur un document n'indique en fait pas autre chose que l'année où l'auteur l'a terminée. Comme il était pratique courante de copier les cartes, il arrive que les différentes sections d'une œuvre ne proviennent pas de la même époque. Le laps de temps qui s'écoule habituellement entre le manus-

crit où l'information a été obtenue (au cours de l'exploration) et l'instant où elle est utilisée (sur la carte) complique encore les recherches⁴⁸. L'idéal serait de pouvoir retrouver à la fois la date du tracé de la carte, celle(s) des données qui y figurent et celle de son impression. Comme cela est impossible dans la plupart des cas, il faut déterminer les dates délimitant la période au cours de laquelle une oeuvre a pu être dessinée. C'est ainsi que nous avons dû procéder pour la *Corographie du Pays des Hurons* (probablement d'auteur Jésuite)⁴⁹. Elle a pu être exécutée dès 1639 puisqu'elle représente la mission de Sainte-Marie bâtie cette année-là, et au plus tard en 1648, date à laquelle les villages hurons de l'Est furent détruits, à moins que ce ne soit en 1649, année précédant la construction de Saint-Marie II sur l'île Christian. Comme Sainte-Marie II ne figure pas sur la carte mais que les villages Hurons de l'Est y sont, il semble raisonnable d'indiquer les dates de 1639 et 1648.

Tout bien considéré, la date la plus importante est celle à laquelle l'information a été obtenue et, parce que les faits historiques nous sont connus, c'est aussi la plus facile à déterminer.

Bien que cela intéresse surtout les bibliothécaires, il nous reste à considérer l'impression de la carte et son histoire. Il est important, par exemple, d'établir s'il existe des versions antérieures à l'oeuvre examinée; il faut alors les retrouver afin de noter quels changements ont été apportés d'un état à l'autre (ou pour chaque édition). En l'absence de variantes, on consulte de préférence la version la plus ancienne — celle dont la date correspond le mieux à l'information que contient la carte.

L'histoire de l'impression de la carte et de ses transformations présente un autre intérêt: elle indique quelle était la popularité de l'oeuvre et peut ainsi refléter l'estime qu'elle inspirait. *La carte de la nouvelle france* de 1632 par Champ-

⁴⁸ Même en ce qui concerne les cartes topographiques modernes, il arrive qu'il s'écoule dix années et plus entre le moment où les données sont compilées et la date à laquelle la carte est publiée.

⁴⁹ C. E. Heidenreich, « Maps relating to the First Half of the 17th Century and their Use in Determining the Location of Jesuit Missions in Huronia », *The Cartographer*, Vol. 3, No 2, 1966, p. 103-126.

lain, l'*Amerique Septentrionale* de Sanson (imprimée la première fois en 1650), la *Partie Occidentale du Canada* de 1688 par Coronelli et l'excellente production de Del'Isle *L'Amerique Septentrionale* (imprimée en 1700), sont les oeuvres du XVII^e siècle qui ont été le plus souvent copiées et imprimées; les plus célèbres cartes, les plus exactes aussi.

Les caractéristiques formelles de la carte

Les appréciations des distances, les observations de latitude et de lieu à la boussole constituaient les « ingrédients » mathématiques de base de toutes les cartes du XVII^e siècle. Le cartographe recherchait également des croquis de l'explorateur, des descriptions rapportées dans son journal et des cartes déjà publiées; le produit final résulte donc de la fusion de toute une variété de renseignements. Comme il y avait souvent des contradictions dans les données réunies, il appartenait au cartographe de juger quels éléments il allait retenir, ignorer ou modifier; la carte reflète le talent avec lequel il manipulait toute information. Parce que les propriétés mathématiques d'une oeuvre du XVII^e siècle peuvent être comparées à celles d'une carte moderne, on peut du moins établir à quel degré elles diffèrent d'une production à l'autre, et déterminer ainsi la précision de l'ancienne gravure. Les renseignements que fournit la carte permettront même, dans certains cas, d'expliquer pourquoi ces variations se sont produites.

Parce que les calculs effectués au XVII^e siècle étaient basés sur les mêmes principes que les nôtres, la latitude est, à plusieurs égards, le problème le plus facile à résoudre. L'exactitude du canevas peut se mesurer de deux façons: on relève un grand échantillonage de points sur la carte ancienne et on compare leur latitude à celle des endroits qui leur correspondent sur une carte moderne; ou l'on reporte les anciennes lignes de latitude sur une carte moderne (ou des lignes modernes sur une carte ancienne) et l'on mesure leur rapport de similitude. Si l'oeuvre étudiée ne porte pas d'échelle de latitude, il s'agit de reporter les lignes de latitude d'une carte récente sur la gravure ancienne. Le degré selon lequel ces lignes dévient d'une droite ou d'une courbe

régulière permet de mesurer la distortion de latitude. On peut utiliser, au besoin, les méthodes statistiques courantes⁵⁰.

L'échelle pose un problème plus difficile à résoudre. Si la latitude était calculée à l'aide d'instruments au XVII^e siècle, toute distance était appréciée à l'estime et les nombreux types de mesures utilisés alors compliquent encore la situation⁵¹. Comme le cartographe fondait souvent un certain nombre de productions en une seule, il lui arrivait parfois de réunir des sections d'oeuvres différentes qui n'étaient pas à la même échelle, et il faut donc s'attendre à des variations sur une même carte. L'étude de ce phénomène est intéressant pour trois raisons : premièrement, si l'on retrouve les mêmes variations d'échelle sur plusieurs travaux, on peut en conclure que ce sont des copies ou, tout au moins, que les données de base ont été empruntées. Deuxièmement : ces changements indiquent des manières différentes de percevoir les distances, et probablement la durée des voyages — puisque espace et temps étaient intimement liés dans l'esprit des premiers explorateurs. Enfin, la manière dont un auteur parvenait à minimiser ces variations permet de juger de ses qualités, ou du talent de la personne qui faisait les observations originales.

Pour évaluer de façon satisfaisante quelle échelle le cartographe a utilisée (ou a voulu utiliser), il faut disposer à la fois d'une échelle graduée et d'une échelle de latitude. La comparaison des deux révèle si c'est la lieue ou le mille qui a été utilisé. Champlain, par exemple, a adopté l'échelle de 17,5 lieues pour un degré de latitude, sur sa carte de 1632 (il s'agit

⁵⁰ Pour décrire l'exactitude d'une ligne de latitude, on peut simplement utiliser la moyenne et l'écart-type de l'erreur pour un nombre élevé de points relevés, à intervalles réguliers, le long de cette ligne (toutes les 30 minutes de longitude, par exemple). L'erreur peut être calculée à partir de la différence de latitude entre un point donné sur la carte ancienne et celui qui lui correspond sur une production moderne. Plus la moyenne et l'écart-type des points de l'échantillon sont élevés, plus l'erreur que contient la carte est importante.

⁵¹ C. E. Heidenreich, *Measures of Distance Employed on 17th and Early 18th Century Maps of Canada* ». *The Canadian Cartographer*, Vol. 12, No.2, 1975, pr 121-137. Voir aussi : H. Doursther, *Dictionnaire Universel Des Poids et Mesures Anciens et Modernes, Contenant des tables des Monnaies de Tous les Pays*. Amsterdam, Meridian Publishing Co., 1965.

de la vieille lieue espagnole, qui mesurait 3,45 milles terrestres). Si l'échelle est donnée dans une unité de mesure qui n'est pas spécifiée et que l'échelle de latitude n'est pas non plus indiquée, on peut placer une échelle moderne de latitude sur la carte et la comparer à l'ancienne. On détermine ainsi aisément que Champlain a également utilisé la lieue espagnole sur sa carte manuscrite de 1607. (Cette oeuvre est pourvue d'une échelle en lieues, mais on ne sait pas lesquelles, et les lignes de latitude n'y sont pas représentées). Une fois que l'échelle originale de la carte a été établie, il faut encore se garder de présumer que l'auteur l'a bel et bien utilisée, ou qu'il ne s'est servi que de celle-là. C'est ainsi que Champlain a adopté trois mesures de distances pour sa carte de 1632 : la lieue espagnole dans le Golfe du Saint-Laurent, la « lieue commune » française sur le Saint-Laurent, et probablement la « petite lieue » pour l'exploration des terres. Il semble que les échelles qui figurent sur les oeuvres de Champlain n'aient été utilisées que pour la navigation en haute mer, ou près des côtes de la Nouvelle-France.

Quelques calculs mathématiques permettent d'établir facilement si une carte présente des variations d'échelle et avec quelle régularité le cartographe a utilisé une échelle donnée. La méthode habituelle consiste à relever un certain nombre de distances sur une carte pour les comparer avec leurs équivalents modernes. On prendra ensuite comme échelle la moyenne du rapport entre la lieue et le mille; si aucune échelle ne figure sur la carte, cette moyenne sera calculée et exprimée en milles par pouce. Bien que cette solution soit simple, elle peut être la source d'erreurs graves puisqu'elle ne révèle l'utilisation systématique que d'une échelle. Afin de vérifier si plusieurs échelles auraient servi à l'élaboration d'une seule oeuvre, nous avons apprécié l'utilité de l'analyse de régression. On choisit par exemple un point fixe dans la partie Est de la carte (Cap Race, Cap Gaspé ou Tadoussac) et, à partir de ce lieu donné, on rejoint d'autres endroits de plus en plus éloignés et facilement repérables tant sur le document ancien que sur nos cartes modernes. On détermine ensuite la régression de ces distances par rapport aux distances correspondantes relevées sur une carte à grande échelle. Plus la taille de l'échantillon est élevée, plus les résultats seront concluants. Pratiques qui se sont avérées

utiles, nous avons fait notre échantillonnage le long des routes de voyages bien établies et nous avons déterminé des régressions distinctes pour les itinéraires différents. Quand la distribution des points est reportée sur un graphique, les changements d'échelles se traduisent par des variations de pente (de la distribution). Des lignes de régression pouvaient être calculées séparément pour chacune de ces variations. L'échelle (les échelles) qui a servi à la construction de la carte peut ensuite se déduire des directions de ces lignes. On peut aussi calculer le produit du moment et du coefficient de corrélation; il indique de quelle manière les premières estimations de distance étaient effectuées. De grands écarts entre les points relevés sur la gravure ancienne et la ligne de régression représentent des erreurs graves d'estimation et reflètent donc de grosses fautes dans les proportions de la carte étudiée.

La même méthode peut être utilisée si l'original ne comporte pas d'échelle. Ces distances y sont alors mesurées en pouces et en centimètres. Les variations des pentes traduisent toujours des changements d'échelle mais les résultats obtenus seront cette fois en mille par pouce ou en kilomètre par centimètre. Les erreurs d'estimation apparaissent encore comme des écarts par rapport à la ligne de régression.

En résumé, rappelons que toute carte à plus d'une échelle : celle que le cartographe a indiquée, et celle qu'il a réellement utilisée et qui varie. Premièrement, il était difficile d'évaluer les distances sur les cours d'eau sinueux et les terrains accidentés; deuxièmement, on réunissait, pour les copier, des oeuvres aux échelles différentes; troisièmement, il arrivait que les explorateurs changent d'unités de mesure selon les conditions topographiques, sans modifier en conséquence l'échelle utilisée pour l'élaboration de leurs cartes.

Jusqu'à l'invention du chronomètre en 1759, la longitude a posé des problèmes contrariants aux navigateurs et aux cartographes. Bien qu'un certain nombre de méthodes aient été préconisées pour son calcul, on pouvait se contenter habituellement de déterminer les distances à l'à peu près. La longitude se mesurait en 360 degrés dans la direction de l'Est et autour du globe, à partir d'un méridien d'origine qui n'était

malheureusement pas le même pour tous au XVII^e siècle⁵². En 1634, un décret de Louis XIII fixa le méridien d'origine à l'île de Fer (Hierro), une des îles Canaries, mais on ignore jusqu'à quel point les cartographes français devaient se conformer à la décision du roi. Chaque fois que des lignes de longitude figurent sur une carte de l'époque, on se doit de vérifier quel méridien d'origine a été retenu.

Vu que la longitude était évaluée à l'à peu près, son analyse présentera des problèmes analogues à ceux que posait l'examen de l'échelle. Pour étudier dans quelle mesure les lignes de longitude tracées au XVII^e siècle correspondent à celles des cartes modernes, nous avons jugé utile de relever un échantillon des points sur la carte ancienne afin de déterminer la droite de régression de leurs longitudes par rapport aux mêmes lieux indiqués sur une oeuvre récente⁵³. Le problème vient évidemment du fait que pendant presque tout le XVII^e siècle, personne ne connaissait la circonférence exacte de la terre, et par conséquent, la valeur réelle du degré. Le Français Jean Picard l'établit, en 1671, à 57,060.13 toises — mesure qui fut officiellement adoptée en 1688⁵⁴. Avant cette date, le degré utilisé était plus court que le degré réel et il s'ensuit que les longitudes de presque toutes les cartes du XVII^e siècle contiennent une erreur systématique, calculable d'après la pente de la ligne de régression. Elle se produisait simplement parce qu'on ignorait la longueur réelle du degré, et les écarts de la ligne de régression représentent donc les « vraies erreurs ». Quand l'erreur systématique est connue, il est possible de formuler une équation qui permettra de corriger toutes les lignes de longitude et on obtiendra ainsi un canevas reflétant la précision des relevés effectués par l'explorateur ou le cartographe.

⁵² Nous avons déterminé qu'une douzaine au moins de méridiens d'origine différents avaient été utilisés pour les cartes d'Amérique du Nord, au XVI^e et XVII^e siècles ils se situaient entre les Açores de l'Ouest et la côte africaine. C. E. Heidenreich, *Explorations and Mapping of Samuel de Champlain*, *op. cit.*, p. 59.

⁵³ Pour des détails concernant cette méthode, et des exemples, voir : C. E. Heidenreich, *Explorations and Mapping of Samuel de Champlain*, *op. cit.*, p. 55-56.

⁵⁴ C. E. Heidenreich, « Measure of Distance », *op. cit.*

Utiliser l'analyse de régression offre un second avantage : l'équation de la ligne de régression sert en effet à déterminer quel était le méridien d'origine. À cette fin, nous avons jugé qu'il était préférable de prendre des points situés dans le Golfe du Saint-Laurent, entre Cap Rouge et Tadoussac. La distance évaluée sur les étendues d'eau tendaient en effet à être plus exacte que les estimations faites à l'intérieur des terres et, comme cette région a été la première explorée, elle est aussi celle dont on a tracé les meilleures cartes; sur la plupart d'entre elles, les observations relatives aux longitudes semblent être assez satisfaisantes.

L'analyse de régression présente un troisième avantage : ses résultats peuvent être utilisés pour vérifier les chiffres obtenus pour l'échelle (ou les échelles) de la carte. Ainsi que nous l'avons suggéré alors, les points qui forment les régressions de longitudes devraient être choisis le long des itinéraires clairement établis. Si l'on soupçonne qu'une section de la carte est une copie, il faut calculer une régression à part pour la région en question afin de vérifier si la pente est la même que pour le reste de l'oeuvre, ou si elle révèle que la carte a des origines différentes.

On peut enfin convertir en mesures modernes les lignes de longitudes corrigées, celles dont l'erreur systématique a été éliminée, et les reporter sur une carte — tout comme les lignes de latitude dont nous avons parlé plus tôt. La grille ainsi obtenue reflète fidèlement l'exactitude mathématique de la carte étudiée.

Le problème des distortions des latitudes et des longitudes peut encore être abordé d'une autre façon. Les coordonnées d'un grand échantillonnage de points peuvent être calculées sur la gravure ancienne et transférée sur une carte moderne après que l'erreur systématique ait été corrigée sur la longitude. Les points obtenus peuvent ensuite être reliés à leur position exacte par des lignes ou des vecteurs qui illustreront le déplacement des coordonnées; le lecteur aura ainsi une impression juste des distortions présentes sur l'oeuvre examinée⁵⁵.

⁵⁵ Pour une application de la méthode, consulter : W. Ravenhill and A. Gilg, « The Accuracy of Early Maps ? Towards a Computer Aided Method », *The Cartographic Journal*, vol. II, no 1. p. 48-52.

La question de la direction déterminée à la boussole et de l'orientation des éléments sur les cartes du XVII^e siècle, n'a pas encore été étudié de façon satisfaisante. Tous les explorateurs et les cartographes de l'époque savaient pertinemment que leur boussole n'indiquait pas le Nord géographique et qu'ils devaient tenir compte de la déclinaison; mais c'est seulement en 1630 qu'ils constatent que la différence entre le Nord géographique et le Nord magnétique change chaque année. Leurs instruments devaient donc être corrigés selon l'endroit où les relevés allaient être effectués. On devait bien savoir comment procéder mais la précision ou la rigueur avec laquelle les rajustements étaient faits variait selon les observateurs. Il est facile de déterminer comment ils ont apporté leurs corrections.

À part quelques exceptions, toutes les cartes du XVII^e siècle sont orientées vers le Nord géographique. La convention exigeait que cette direction soit indiquée sur la rose des vents par une fleur de lys. Sur certaines oeuvres (comme celles de Champlain, le Nord magnétique est signalé par une petite flèche. Malheureusement, cette information est presque inutilisable si l'auteur n'a pas également précisé d'où il a relevé la déclinaison. De toutes les productions de l'époque que nous avons examinées, les cartes de 1607 et de 1612 par Champlain sont les seules à inclure de tels renseignements. Parce que la déclinaison magnétique a changé depuis, il est néanmoins impossible de vérifier la précision des relevés dont les cartographes font état.

La plupart des navigateurs utilisaient les rumb ou les fractions de rumb, et il en résulte que sur la majorité des cartes du XVII^e siècle la rose des vents est divisée (quand elle l'est) en 32 points plutôt qu'en 360 degré. Les relevés au compas étaient en fait des estimations dont l'exactitude variait selon l'instrument et l'observateur. On doit donc s'attendre à trouver des erreurs lorsque l'on vérifie la précision des directions indiquées sur une carte; le caractère de ces erreurs reflète le talent de l'observateur et/ou la qualité du compas dont il disposait.

Si une gravure ne porte ni rose des vents ni flèche d'orientation mais que les lignes de longitude y figurent, celles-ci peuvent bien sûr être interprétées comme indiquant

le Nord géographique. On se sert souvent aussi de l'échelle de latitude qui se trouve dans la marge d'une carte; il faut toutefois être prudent car elle ne désigne le Nord que dans le cas des projections rectangulaires, c'est-à-dire pour la plupart des productions canadiennes du XVII^e siècle. Une projection sinusoïdale a été principalement employée pour le reste des cartes, qui présentent presque toujours des relevés de longitude le long de leurs marges Sud et Nord, et qui sont, de ce fait, faciles à identifier.

Afin de relever, dans une oeuvre, les erreurs relatives aux directions établies au compas, on peut choisir un certain nombre de points, deux par deux, à une courte distance l'un de l'autre, les joindre par une droite et mesurer l'angle que celle-ci forme par rapport au Nord géographique de la carte. On peut ensuite comparer les angles ainsi constitués à leurs équivalents tracés sur une carte moderne; les différences entre les angles représentent les erreurs. Celles-ci peuvent être reportées sur une carte récente pour illustrer les écarts par rapport au Nord géographique et cela permet d'apprécier le degré d'exactitude de l'oeuvre originale.

Les aspects non mathématiques de la carte, ce que l'on appelle évasivement ses « caractéristiques formelles », regroupent les écritures, les signes conventionnels ou l'information, la décoration et la méthode de préparation de la carte. Tous ces éléments, sauf le dernier, peuvent donner lieu à une exécution hautement individualiste. Par « préparation de la carte » on se réfère à l'étape au cours de laquelle l'oeuvre était finalement produite. Au XVII^e siècle, les cartes étaient pour la plupart tracées à la plume sur papier ou sur vélin, ou gravées sur cuivre et imprimées ensuite sur papier. Il existe quelques exemples de gravures sur bois imprimées ensuite sur papier. Ces deux derniers procédés exigeaient du graveur un grand talent, non seulement parce que l'original devait être reproduit avec précision mais encore parce que l'image devait être inversée. Il en résultait une oeuvre d'art, exécutée par un artisan accompli et c'est pourquoi ce dernier mérite qu'on le mentionne, tout comme l'auteur, dans les répertoires de cartes.

Au XVII^e siècle, tous les cartographes n'employaient pas encore les mêmes symboles et ils fournissaient rarement une légende. Il faut donc en constituer une après une lecture at-

tentive de la carte. L'encadrement du cartouche ainsi que les autres décorations et images qui ornent les cartes démontrent que les oeuvres d'autrefois devaient être tout aussi belles qu'utiles. C'est un fait apprécié des collectionneurs de cartes mais qui n'a pas encore séduit de nombreux historiens d'art. Parmi les véritables chefs-d'oeuvre dont on se souvient aisément, citons les cartes de 1612 et 1632 par Champlain, celle de 1657 par Bressani, celles que Bernou-Peronet ont exécutées aux environs de 1682 et certains des croquis tracés par Franquelin. Une étude systématique des cartes du XVII^e siècle entreprise du point de vue de leur valeur artistique pourrait donner lieu à un travail fort satisfaisant.

Analyser le contenu de la carte

Il n'existe aucune « recette » pour analyser le contenu des cartes historiques. Nous nous contenterons de décrire ici quelques procédés qui font appel au bon sens et qui se sont avérés utiles. Il sera entendu, tout au long de la discussion qui suit, que pour aborder l'interprétation d'une carte, il est indispensable de posséder au préalable une connaissance approfondie des faits historiques qui concernent la période où la carte se situe.

Premièrement, et en règle générale, il est préférable pour l'interprétation de commencer par les sections de la carte qui sont connues — celles qu'il est facile d'identifier —, pour passer ensuite aux sections dont on ignore tout ou qui sont le moins bien représentées. Deuxièmement, il faudrait procéder à partir des traits physiques du paysage — ceux qui sont plus ou moins permanents —, et poursuivre avec les éléments faits par l'homme et qui sont, en comparaison, beaucoup plus transitoires. C'est ainsi que nous débutons habituellement par l'identification des îles, des baies et de certains points du Saint-Laurent pour passer à ses affluents. Nous suivons ensuite le tracé de ces rivières aussi loin que possible à l'intérieur des terres. Nous procédons de même le long de l'Outaouais et sur le périmètre des Grands Lacs : il s'agit en effet de dégager le squelette physique de la carte avant d'en clarifier les éléments culturels. Là aussi, il est mieux de commencer par l'emplacement connu de cités telles que Québec,

Tadoussac et autres, pour parvenir aux territoires occupés de façon plus éphémère par les bandes et les tribus des divers groupes indigènes.

Il est opportun d'avertir l'interprète de la carte qu'il doit faire preuve de prudence; tout au long de son analyse du contenu, il lui faut se souvenir des variations d'échelle et des erreurs de relevés à la boussole. Il doit également être suffisamment souple pour reconnaître que des croquis faits par les indigènes et des comptes rendus verbaux ont parfois été utilisés. La section Ouest de la carte de 1612 par Champlain et les portions Nord de la *Tabula Novae Franciae, 1660*, par Du Creux, sont de bons exemples de dessins indigènes incorporés aux cartes européennes. Les Indiens appartenant à divers groupes et les Européens peu éduqués avaient tendance à dessiner des diagrammes (plutôt que des cartes) sur lesquels la taille des rivières et des lacs était exagérée selon leur importance en tant qu'itinéraire ou points de rencontre. Il en résultait davantage des représentations mentales que des documents scientifiques décrivant fidèlement les traits géographiques des lieux. Les compilateurs se servaient souvent de tels renseignements en l'absence de toutes autres données, il arrivait également que certains cartographes traduisent des récits écrits en cartes pour les incorporer ensuite à d'autres informations et produire une carte finale imprimée⁵⁶.

Voici brièvement les types de renseignements que certaines oeuvres peuvent fournir — de façon plus ou moins satisfaisante :

a) les cartes historiques indiquent bien quel a été le développement des connaissances acquises par les Européens au cours de l'histoire. Il y a souvent décalage entre la date d'une exploration et celle des cartes qui en ont résulté, mais ces documents décrivent généralement mieux et plus concrètement les découvertes d'une région que ne le font des relations de voyages rédigées en termes vagues. Beaucoup de ces cartes n'ont en fait été dressées que comme le bilan des renseignements que l'on possédait alors sur un

⁵⁶ Pour un exemple, voir : A. J. Ray, « Early French Mapping of Western Interior of Canada : A View from the Bay », *The Canadian Cartographer*, Vol. 9, No 2, 1972, p. 88-98.

lieu donné. En ce qui concerne la région des Grands Lacs à cette époque, il est intéressant de comparer les activités des Français, des Anglais et des Hollandais dans le domaine pour constater, non sans étonnement, avec quelle lenteur les connaissances acquises par les Français ont gagné les autres pays européens.

b) Les cartes sont des auxiliaires précieux pour qui veut déterminer la localité des endroits dont le nom a changé. Il est souvent difficile de faire de telles identifications à partir de notes de voyages seulement; elles s'avèrent pourtant d'une importance capitale lorsqu'il s'agit de reconnaître la route empruntée par un explorateur ou l'emplacement des villages indigènes. Comme beaucoup des noms de ces sites sont en diverses langues indiennes sur les cartes de l'époque, les linguistes devraient également s'y intéresser. (Voir les cartes jésuites, par exemple).

c) Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, certains documents illustrent les connaissances que les autochtones avaient des terres encore inexplorées par les Européens. La précision avec laquelle ces informations étaient incorporées, dépendait étroitement de la qualité des rapports établis entre l'explorateur et les informateurs. Dans certains cas, on utilisait les croquis indigènes; tandis qu'ailleurs les comptes rendus verbaux étaient traduits graphiquement. Ces cartes contiennent également des indications intéressantes sur la façon dont les Indiens percevaient l'espace.

d) Les querelles politiques et territoriales où s'affrontaient la France, la Hollande, l'Angleterre, la Compagnie de la Baie d'Hudson et d'autres se manifestent sur certaines cartes.

e) Les renseignements les plus fréquemment représentés concernent les routes des canots, les portages, les missions, les postes de traite, les groupes indigènes et leur village. Ces éléments d'information fournissent une variété de données qu'il serait extrêmement difficile d'obtenir à partir seulement des sources traditionnelles de documentation.

Les routes de canots et les portages sont particulièrement bien indiquées. Comme les cartes ont été exécutées à une époque où la traite de fourrure était florissante, toute variation de l'importance des divers itinéraires reflète un

changement dans la poussée de ce commerce. Sur certains documents, chaque portage et chaque rapide sont signalés. Bressani, par exemple, les a même numérotés un par un tout au long de la Rivière Outaouais à partir des rapides de Lachine. Sur les cartes les plus détaillées, les endroits où étaient installés les Européens et les Indiens sont placés avec grande précision. Les productions jésuites sur la Huronie et les derniers tracés du pays iroquois sont d'assez bonne qualité pour être utiles aux archéologues : il serait impossible sans les cartes, d'identifier l'emplacement des missions et des villages : les autres documents de l'époque n'y suffiraient pas et les méthodes de datation utilisées en archéologie sont trop imprécises⁵⁷. Les cartes aident aussi grandement à reconnaître les régions ayant appartenu à telle tribu ou à telle bande des groupes indigènes les plus importants. Comme certains de ces groupes se déplaçaient à chaque saison, et que la plupart devaient changer de territoire par suite des guerres entre tribus et selon les exigences du commerce des fourrures, les localités inscrites sur les cartes ne sont qu'approximatives. Les cartes, les autres documents et les données archéologiques doivent être utilisés de concert pour projeter une image claire des régions indigènes et des déplacements de leurs « frontières » au cours des ans.

Notre liste ne donne pas tous les types d'information que les cartes historiques peuvent contenir. Elle n'est que le sommaire des renseignements que nous avons tirés des cartes de la région des Grands Lacs et qui nous ont été utiles. Nous n'avons inclus ni les plans hydrographiques du Saint-Laurent et de la côte Atlantique, ni les premières cartes urbaines et les relevés des cadastres de la vallée du Saint-Laurent; ils méritent qu'on leur consacre une étude plus approfondie que celles qui leur ont été accordées jusqu'à maintenant.

En conclusion, rappelons que les cartes sont des relations de voyages graphiques. Elles ont été élaborées par des êtres intelligents, dans un but bien déterminé, et elles contiennent des informations dignes d'attention. À leur niveau le plus élémentaire, elles décrivent la géographie qu'une certaine personne a voulu transmettre d'une région donnée; à leur

⁵⁷ C. E. Heidenreich, *Huronie*, *op. cit.*

niveau le plus complexe, elles sont l'expression graphique et mathématique d'une région telle qu'un individu l'a perçue ou, dans le cas des compilations, la fusion de renseignements complexes et parfois contradictoires. À part quelques exceptions, elles sont la source ignorée de données historiques, ethnographiques et géographiques — une source qui, soigneusement étudiée — pourrait augmenter le volume de la documentation relative à un pays.

Comme toute autre source d'information, les cartes contiennent des pièges et elles ne devraient donc jamais être employées isolément. La plupart des cartes anciennes présentent des erreurs; certaines, des distortions voulues ou accidentelles, d'autres encore ont été pauvrement exécutées ou transmettent des informations si générales qu'elles sont inutiles. Autrement dit, il est nécessaire d'évaluer ces oeuvres pour en apprécier l'utilité.

Nous ne prétendons en aucune façon avoir présenté une étude exhaustive des cartes du XVII^e siècle. Nous n'avons mentionné que les oeuvres qui avaient servi à notre étude sur les Grands Lacs; nous avons également décrit les procédés qui s'étaient avérés utiles à l'analyse de ces cartes. Il existe d'autres cartes et d'autres méthodes. En dépit du caractère général de cet article, il est à espérer que les expériences et les suggestions dont nous avons fait part ici, contribueront à faire, de ce qui n'a été jusqu'alors qu'une source obscure d'information, un domaine mieux connu et plus utile dans les milieux universitaires.

York University, Toronto